

**ABRAM
DE SWAAN**

**CONTRE LES
FEMMES**

**LA MONTÉE
D'UNE HAINE
MONDIALE**

SEUIL

CONTRE LES FEMMES

ABRAM DE SWAAN

CONTRE LES FEMMES

La montée d'une haine mondiale

TRADUIT DU NÉERLANDAIS (PAYS-BAS) PAR BERTRAND ABRAHAM

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Tegen de vrouwen. De wereldwijde strijd van rechtsisten
en jihadisten tegen de emancipatie*

Éditeur original : Prometheus – www.uitgeverijprometheus.nl

ISBN original : 978-9-04-463651-2

© original : Abram de Swaan, 2019 (2^e édition)

ISBN 978-2-02-144913-6

© Éditions du Seuil, février 2021, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*à Cindy Kerseborn
(1956-2019)*

Avant-propos

Nous vivons, encore aujourd'hui, une ère d'émancipation. Celle-ci a commencé, en Occident, au milieu du XIX^e siècle, avec l'abolition de l'esclavage. Peu après, l'essor du mouvement ouvrier a permis aux travailleurs des pays développés d'accéder, au prix de multiples luttes, à des conditions décentes d'existence. La fin de cette époque a vu les femmes se mobiliser et faire campagne pour l'obtention du droit de vote. À partir des années 1950, tous les territoires d'Afrique et d'Asie se sont libérés du joug que la colonisation faisait peser sur eux. Et voici que, depuis environ cinq décennies, une nouvelle vague d'émancipation s'est levée : outre les femmes, les Noirs et les homosexuels se sont engagés dans le combat pour l'égalité des droits. Non seulement dans les pays occidentaux, mais aussi ailleurs.

L'examen rétrospectif de cette période longue d'à peu près un siècle et demi amène inévitablement à conclure que d'énormes progrès ont été accomplis dans la conquête de l'égalité et de l'autonomie, même si, bien sûr, celles-ci sont loin d'être effectives partout, pour tout être humain, et dans tous les domaines.

Guerres mondiales, génocide, dictatures ont, à l'évidence, marqué par ailleurs le siècle dernier. La guerre, les

exterminations de masse, la tyrannie font encore aujourd'hui des centaines de millions de victimes. Il n'en demeure pas moins que le mouvement d'émancipation s'est poursuivi et étendu à des milliards d'individus. Si cent ou cent cinquante ans ne sont jamais qu'un court moment dans l'histoire de l'humanité, ils représentent un temps très long par rapport à la durée moyenne d'une vie. Les trisaïeules des enfants d'aujourd'hui devaient être encore jeunes lorsqu'est survenu, il y a une centaine d'années environ, le tournant qu'a constitué, dans la plupart de nos démocraties, l'octroi du droit de vote aux femmes.

C'est l'égalité de traitement au travail et devant la loi, ainsi que le droit à la contraception et à l'avortement qui étaient au centre des revendications de la deuxième vague féministe, dont le déferlement remonte à un demi-siècle, c'est-à-dire à une époque bien plus proche de nous. Ce combat a été celui des grands-mères de l'actuelle génération étudiante ou de celle qui accède aujourd'hui à un premier emploi. Les mouvements successifs d'émancipation font partie intégrante de la mémoire familiale des jeunes d'aujourd'hui.

L'affranchissement du deuxième sexe participe aussi d'une histoire plus large de l'émancipation, qui embrasse les cent cinquante dernières années. Non que les femmes en lutte se soient toujours rangées aux côtés d'autres catégories reléguées ou opprimées – travailleurs, populations colonisées, Noirs, homosexuels. Ou, qu'inversement, ces dernières se soient montrées en quelque occasion solidaires des militantes féministes. Mais tous ces mouvements présentent, à la base, un trait qui leur est commun. Ils sont issus d'une même étincelle : de l'idée révolutionnaire selon laquelle tous les humains sont par principe égaux. Chacun

peut donc prétendre aux mêmes droits fondamentaux que ses semblables et est libre de décider – autant qu’il est possible – de la conduite de sa propre vie.

D’autres similitudes lient les unes aux autres les formes qu’ont revêtues, au fil du temps, les luttes d’émancipation. Toutes ont vu le jour dans un contexte d’oppression générale qui a mobilisé à chaque fois contre elle de petits groupes d’avant-garde. Ralliant peu à peu des partisans, ces derniers ont gagné en influence, et sont ainsi parvenus à élargir leur assise. Une telle montée en puissance des mouvements d’émancipation se heurte toujours à l’opposition de tous ceux qui voient soudain leurs privilèges héréditaires ébranlés, ce qu’ils acceptent rarement sans combattre.

Le système d’oppression des femmes est généralement désigné par le mot « patriarcat ». Lequel renvoie à un système de vie sociale dans lequel les hommes – les plus âgés surtout – sont dépositaires de l’autorité. Des hommes bienveillants et barbus, nourrissant les meilleures intentions du monde à l’égard de femmes accommodantes, pleines de sollicitude et sans barbe : telle était l’image traditionnelle des rapports sociaux de type patriarcal. Il en allait en réalité tout autrement. Dans ses formes les plus radicales, le patriarcat instaurait purement et simplement le règne de la terreur, en maintenant les femmes – au besoin par la force – dans un état de sujétion totale à une religion asservissante et à une culture qui les étouffait. Cette oppression patriarcale fait l’objet de notre première partie.

La deuxième partie de cet essai porte sur les grandes conquêtes des femmes d’aujourd’hui. Elles sont en partie l’œuvre d’un mouvement collectif d’envergure mondiale, le fruit de son engagement en faveur de l’autodétermination

et de l'égalité dans l'éducation et la formation, au travail et en politique.

Notre troisième partie est consacrée à la montée des oppositions, partout où la cause des femmes progresse. Elles se manifestent en premier lieu chez les croyants fondamentalistes¹ – peu importe au demeurant la doxa religieuse dont ces derniers se réclament. Le second front de résistance fédère, quant à lui, les extrémistes de droite de tout poil. Les uns comme les autres entendent cantonner la femme dans ses fonctions domestiques et maternelles et lui dénie toute espèce de droit en dehors du foyer.

Le droit de vote des femmes ne fait plus guère débat aujourd'hui, contrairement au droit à l'avortement, objet de contestation depuis trois quarts de siècle. Une forme d'autodétermination là encore est en jeu : il y va de la liberté, pour la femme, de disposer de son propre corps : « Mon ventre m'appartient », proclamait le slogan du mouvement néerlandais des Dolle Mina² qui, dans les années 1970, revendiquait le libre accès aux moyens de limiter les naissances – et notamment à l'interruption de grossesse –, ainsi que l'égalité de traitement et l'égalité des chances pour les femmes désireuses de travailler ou d'entreprendre des

1. Sur la notion de fondamentalisme, voir Malise Ruthven, *Fundamentalism : The Search for Meaning*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 52-73.

2. Mouvement féministe néerlandais, fondé en 1969 et également actif dans la partie néerlandophone de la Belgique. Le nom « Dolle Mina » (littéralement : « Mina la Folle ») fait référence à la féministe Wilhelmina Drucker qui, critiquant l'orientation des mouvements qui faisaient de l'obtention du droit de vote leur priorité, entendait dénoncer, sous tous ses aspects, la sujétion dans laquelle se trouvaient dès leur tout jeune âge les filles et les femmes [*NdT*].

études. Une troisième vague féministe est en pleine ascension : la campagne #MeToo se donne pour objectif de protéger les femmes contre les avances sexuelles non désirées, les attouchements, les agressions et autres espèces d'atteintes à l'intimité corporelle. Moins au nom de considérations morales que pour garantir leur liberté et leur sécurité de mouvement dans tous les espaces sociaux qui constituaient, il y a peu encore, l'univers exclusif des hommes.

Plus l'égalité entre les sexes se renforce, plus les femmes s'individualisent. Accéder à l'égalité, et par là même jouir des mêmes droits que les hommes, leur permet de décider plus librement de leur propre vie. Étant mieux à même de déterminer comment elles entendent mener leur existence, elles font, chacune, des choix personnels différents. Une plus grande égalité entre les sexes implique donc une plus grande diversité entre les femmes mais aussi entre les hommes.

Il y a seulement deux ou trois générations, on pensait savoir de façon infaillible ce qui constituait l'« essence » de la femme, ce qui était féminin et ce qui ne l'était pas, de quelles capacités était doté ou à tout jamais dépourvu le deuxième sexe. Ancrés dans ces convictions, les représentants du pouvoir – presque tous des hommes – veillaient aussi à ce que rien dans le comportement des femmes ne puisse, d'une façon ou d'une autre, contrevenir à cette « nature féminine ». En conséquence de quoi la grande majorité des femmes paraissaient effectivement se conformer à la représentation que l'opinion se faisait d'elles. Le préjugé dominant s'autolégitime. Sociologues et féministes sont parfaitement d'accord sur ce point.

Pour que le préjugé à l'égard des femmes puisse continuer à s'imposer, il faut qu'un autre préjugé, relatif aux hommes, et exerçant une emprise tout aussi forte dans la

réalité sociale, puisse lui faire pendant : l'image particulièrement prégnante que des individus des deux sexes se sont faite de la femme appelle en contrepartie une image de l'homme, celle-ci n'étant d'ailleurs que la réplique de la représentation qu'a de lui-même ce dernier. Là encore, la doxa dominante s'autolégitime : l'homme est à tous égards opposé à la femme ; il n'a rien d'une jeune fille, n'est pas efféminé, il n'est ni faible ni craintif, mais fort et courageux. Et c'est aussi ce que la femme veut qu'il soit. Cet homme doit donc se conformer à l'image qu'il a de lui-même et que tous les autres ont de lui. Effet singulier de l'inégalité dans les rapports de force : ceux-là mêmes qui détiennent un pouvoir d'autorité sur les autres se voient contraints de s'adapter – en public tout au moins – à ces relations d'inégalité, en se fixant toutes sortes de limites qui sont, de fait, inhérentes à l'exercice du pouvoir qui leur est imparti. En d'autres termes, les hommes sont eux aussi soumis à des restrictions dans le cadre des relations d'inégalité entre les sexes. Ils sont tenus d'incarner un modèle imposé. Il s'ensuit que la libération des femmes peut contribuer à celle des hommes, en permettant à ces derniers d'être « hommes » de la façon qui leur convient le mieux.

Je résume ici, avec les mots qui sont les miens, l'essentiel d'un petit siècle de théorie féministe. Sans grande difficulté du reste, car ce compendium recoupe en majeure partie les idées de base des sciences sociales, idées tout aussi radicales aujourd'hui qu'hier.

Il y a environ un an, une étudiante m'a demandé quelle était au juste, à notre époque, la différence entre les hommes et les femmes. Je suis bien le dernier auquel il convient de poser cette question. Presque tout ce que je croyais savoir

il y a soixante ans sur ce qu'est la femme et sur ce qu'est l'homme s'est trouvé depuis réfuté par les faits. Il s'est avéré à maintes reprises que les femmes pouvaient accomplir cela même que *nous* – hommes et femmes confondus – les pensions, sur le moment, incapables de réaliser. Bref, nous en savons de moins en moins sur les femmes, et donc aussi de moins en moins sur les hommes. Mais, en revanche, nous comprenons de plus en plus clairement ce qui fait la spécificité de certaines personnes, hommes ou femmes, avec qui nous sommes en relation. Du moins, je l'espère.

Cela me réjouit. Je préfère un monde dans lequel je peux apprécier les gens pour leurs propres mérites, leurs qualités particulières, leur personnalité riche et complexe – avec sa part d'insaisissable, d'imprévisible, son lot de contradictions intérieures, son caractère unique – à un univers dans lequel on catalogue une fois pour toutes l'individu qu'on a devant soi, dès lors qu'on connaît sa catégorie sociale d'appartenance. Je veux pouvoir apprécier en l'autre non *ce* qu'il est, mais *qui* il est. Ceci non par simple souci d'ordre éthique mais aussi et surtout en considération du plaisir que me procure la fréquentation de mes semblables. Je rends après tout mieux justice à cet être singulier qu'est l'Autre lorsque, s'il y a motif à le faire, je traite une femme d'imbécile ou de braillarde plutôt que de l'éconduire en la renvoyant purement et simplement à sa détermination sexuelle par une boutade du type : « Les femmes sont faites ainsi ! »

Au détour de cette petite pochade, je viens en fait de formuler la raison la plus louable qu'on peut avoir d'écrire un livre sur l'émancipation féminine. Je me félicite de cette émancipation parce qu'elle donne aux femmes une plus grande liberté d'être elles-mêmes, dans leur spécificité, et

qu'elle élargit en outre l'horizon des hommes. Elle m'offre l'opportunité de rencontrer davantage de gens qui sortent de l'ordinaire et possèdent une forte individualité (aussi bien des femmes que des hommes, là encore). Je me sens moi-même un peu plus libre pour trouver mon chemin dans le dédale des genres. Bref, l'émancipation me rend heureux, celle des peuples colonisés, des Noirs, des homosexuels comme celle des femmes. Elle m'affranchit de la « pensée de groupe », réduit la pression qu'exerce celle-ci.

Le sceptique objectera : « Bien dit. Mais il y a sûrement d'autres raisons qui expliquent pourquoi, en tant qu'homme, vous écrivez un livre sur l'émancipation des femmes et l'opposition qu'elle rencontre. » Tout d'abord : il s'agit ici moins des femmes que des hommes qui parlent des femmes. Et ce n'est pas « en tant qu'homme » que j'écris ce livre, mais en tant que « moi ». C'est justement ce sur quoi portait ce qui précède. Ce même « moi » est, entre autres, aussi un homme, quelle que soit la signification que, dans un tel contexte, on attache à ce mot. Eh oui ! Cette personne a toutes sortes d'autres raisons d'écrire ce livre, certaines moins respectables, d'autres qu'elle ignore elle-même. Elle a autrefois confié plusieurs d'entre elles à un écoutant professionnel qui, étant tenu au secret, les a emportées avec lui dans la tombe (je salue ici sa mémoire).

Il y a indéniablement quelque chose de démonstratif dans la façon dont un homme prend fait et cause pour les femmes. Son attitude donne alors fréquemment dans ce que le *mansplaining* a de pire : non seulement il se met à leur expliquer comment marche le monde, mais en plus c'est pour leur

bien qu'il le fait. D'un autre côté : on a toujours motif de se plaindre¹.

Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce constat de Marja Pruis. Tout mouvement de libération peut tirer profit des soutiens qui lui viennent du camp d'en face. Tant que les transfuges ne revendiquent pas l'autorité et ne prennent pas le pouvoir, ils contribuent à la bonne cause. Mais Marja Pruis a doublement raison : il ne faut pas se plaindre d'eux, mais les tenir à l'œil.

Une conférence que j'avais donnée en 2005 sur l'essor du mouvement féministe et la résistance exercée à son encontre par les milieux fondamentalistes m'a fourni la matière d'un essai² – plutôt sommaire au regard de la complexité du sujet. J'ai souhaité pousser plus avant ma réflexion sur le problème. D'où ce livre, qui, s'il reprend à la lettre ou remanie quelques passages de l'opuscule qui l'a précédé, est en majeure partie inédit.

Tout ce que j'ai appris des uns et des autres, autour de moi, m'a été très utile pour en mener à bien la rédaction, même si je ne parviens pas toujours à définir de façon précise ma dette à leur égard. Le premier et le principal de mes appuis a été ma mère, Hennie de Swaan-Roos. Fille de Sophie de Roos-Vos, une suffragette, elle était à son tour devenue très tôt féministe. Elle s'est, à un âge un peu plus avancé, engagée dans le groupe d'action des Dolle Mina, et est par la suite toujours restée fidèle à la cause

1. Marja Pruis, *De Groene Amsterdammer*, n° 24, 13 juin 2018.

2. *De botsing der beschavingen en de strijd der geslachten* [Choc des civilisations et lutte des sexes], conférence-débat, 29 septembre 2005, essai édité par Forum, Utrecht, 2006.

de l'émancipation féminine. Voilà qui fait de moi un descendant en droite ligne des combattantes de premier plan du mouvement pour les droits des femmes. Lorsque leurs hauts faits auront été reconnus, je pourrai, à bon droit, revendiquer mon appartenance au « matriciat » néerlandais.

Durant ma jeunesse, l'activisme de ma mère ne me réjouissait pas spécialement. Je n'en voyais pas l'utilité. Un jour, pourtant, elle m'a touché, de façon inattendue. Alors qu'une autre féministe trouvait à redire à ma conduite, elle lui a immédiatement cloué le bec : « C'est mon fils ; ça change tout ! » Militante enthousiaste, Hennie n'était pas dogmatique pour autant. Elle parlait davantage de la vie des individus – femmes et hommes – que des principes politiques ou des fondements théoriques, faisait preuve d'une vive sensibilité et d'une grande empathie face à l'injustice. Quand elle s'y trouvait confrontée, elle s'emportait, allant même parfois jusqu'à exploser d'indignation.

Je dédie ce livre à mon épouse décédée en 2019, Cindy Kerseborn, qui s'est battue pour l'émancipation sur quatre fronts à la fois : comme Noire, comme immigrante originaire de l'ancienne colonie néerlandaise du Surinam, comme fille d'ouvrier et, de fait, comme femme : toujours entêtée, ouverte, combative et fidèle.

Je remercie Louise Fresco, écrivaine, directrice de l'université de Wageningen et agronome pour les commentaires dont elle a accompagné ma première conférence sur le sujet de cet ouvrage. Elle a attiré mon attention sur l'importance des rapports de classes, y compris dans les relations hommes-femmes.

Job Lisman, éditeur chez Prometheus, a été le premier lecteur de mon manuscrit. J'ai par ailleurs invité un certain

nombre de femmes à lire l'avant-dernière version de cet ouvrage et à me faire part de leurs remarques : Sarah van der Lely, future médecin ; Ronit Palache, auteure et rédactrice de presse, ainsi que Mieke Bal, théoricienne de la culture et vidéaste qui, crayon à la main, a passé en revue l'ensemble du texte. David Bos, théologien et sociologue des religions, s'est plus particulièrement intéressé à la section consacrée aux mouvements évangéliques. Tous m'ont poussé à de multiples remaniements. Les uns et les autres ont droit à ma reconnaissance. Que je leur exprime ici.

LE PATRIARCAT,
RÈGNE DE LA TERREUR

Il est bon de savoir que la violence à l'égard des femmes – que représentent notamment les avortements sexospécifiques, les infanticides de nouveau-nés de sexe féminin, les suicides, la mortalité en couches (pourtant évitable) – a provoqué au XX^e siècle davantage de pertes en vies humaines que tous les conflits armés et les guerres civiles¹.

Les femmes ont été, à travers les siècles et durant des milliers d'années, opprimées par les hommes². C'est là, sauf exception, une constante dans le « modèle humain général³ ». L'inégalité entre les sexes a été plus ou moins forte

1. Valerie M. Hudson *et al.*, *Sex and World Peace*, New York, Columbia University Press, 2012, p. 4.

2. Mary Beard, *Les Femmes et le pouvoir. Un manifeste* (2017), trad. Simon Duran, Paris, Perrin, 2018 (cet ouvrage traite du patriarcat dans l'Antiquité classique) ; R. Howard Bloch, *Medieval Misogyny and the Invention of Western Romantic Love*, Chicago, University of Chicago Press, 1991 ; Marianna G. Muravyeva et Raisa Maria Toivo (dir.), *Gender in Late Medieval and Early Modern Europe*, New York-Londres, Routledge, 2013.

3. Jan Romein, *Aera van Europa. De Europese geschiedenis als afwijking van het algemeen menselijk patroon* [L'histoire européenne considérée comme une déviation du « modèle humain général »], Leyde, Brill, 1954. Avec sa notion de « modèle humain général », Romein entendait dépasser à la fois l'historiographie nationale et l'historiographie eurocentrique.

selon les époques et les sociétés. Mais, surtout, les femmes ont toujours et en tous lieux réussi à tirer parti de leurs talents et de leurs compétences pour combattre la sujétion, augmenter leurs chances et améliorer leur position. Ceci, par leurs propres forces, mais, plus souvent encore, dans l'action commune avec leurs compagnes d'infortune. C'est ainsi qu'à maintes reprises elles ont joué, au sein de leurs familles et même de leurs communautés, un rôle beaucoup plus important que ce modèle humain général pourrait le laisser supposer. Les traces de ce qu'elles ont accompli sont rares : jusqu'au XIX^e siècle, très peu d'œuvres de femmes peintres, de compositrices, de poétesses, de conteuses, d'écrivaines, de théologiennes, de femmes alchimistes, naturalistes, philosophes, de mathématiciennes ou d'historiennes ont survécu dans la mémoire collective. Presque tous ces talents, s'ils ont pu s'épanouir un jour, sont tombés dans l'oubli. Ce qui, toutefois, a été conservé s'était manifestement adapté aux conceptions rigides en vigueur à l'époque. À quelques exceptions près, qui sont le fruit d'esprits brillants et entêtés, les écrits des femmes du passé donnent, pour l'essentiel, dans la dévotion et la bigoterie, comme d'ailleurs pratiquement tous ceux de leurs contemporains masculins¹.

Cf. également Jo Tollebeek, « Jan Romein en het Algemeen Menselijk Patroon », *De Uil van Minerva*, n° 3, 1986-1987, p. 129-144, et, sur la critique anthropologique du « modèle humain général » de Romein, André Köbben, *Het AMP en de Volkenkundige*, Amsterdam, 't Kofschip, 1957.

1. Cf. par exemple, pour ce qui est du domaine néerlandais, Riet Schenkeveld-van der Dussen (dir.), *Met en zonder Lauwerkrans. Schrijvende vrouwen uit de vroegmoderne tijd 1550-1850 : van Anna Bijns tot Elise van Calcar* [Avec ou sans couronne de lauriers. Les femmes de lettres de

Que, dans leur quasi-totalité, les femmes soient toujours, partout et à tous égards inférieures aux hommes semblait relever de l'évidence. Et, aux yeux d'un grand nombre de nos contemporains – hommes et femmes confondus –, cette infériorité continue à paraître inéluctable. « Inutile de t'enrager, ma fille. Il en est toujours allé ainsi. Et il en ira toujours ainsi. C'est dans la nature de la bête. »

Il aura fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour constater que les femmes possèdent toutes les aptitudes. Qu'il n'est aucune profession qu'elles ne soient à même d'exercer, aucune fonction qu'elles ne puissent remplir, aucune position à laquelle elles ne puissent prétendre – sauf dans le domaine sportif ou au sein des appareils ecclésiastiques. On pouvait encore se dire, il y a cent ans ou seulement cinquante peut-être, qu'on ne verrait jamais de femmes soudeuses, ouvrières du bâtiment, parlementaires, pilotes de chasse, physiciennes, commandantes de navire, enseignantes dans le supérieur, hauts magistrats, sapeurs-pompiers, soldats sur le front. Mais les femmes ont administré la preuve de leurs capacités dans toutes ces fonctions. Et, quand l'une d'entre elles réalise pour la première fois cette prouesse qu'est l'accès à une profession jusqu'alors réservée aux hommes, un coin est définitivement enfoncé. Ce qui était regardé jusqu'alors comme vérité universelle et constituait un obstacle à l'émancipation devient du même coup insoutenable : « Une femme ne pourra assurément jamais... »

1550 à 1850, de Anna Bijns à Élise van Calcar], Amsterdam, Amsterdam University Press, 1997. Et, par ailleurs, Electa Arenal et Stacey Schlauf, *Untold Sisters : Hispanic Nuns in Their Own Works*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1989.

(complétez vous-même la phrase). Eh bien si ! Certes, il n'est pas pour autant établi que toutes les autres auront à coup sûr les capacités nécessaires, mais semblable raisonnement peut aussi, après tout, s'appliquer aux hommes. La charge de la preuve se trouve de la sorte inversée. Une femme a su s'imposer dans telle ou telle activité, d'autres femmes sont donc, en principe, aussi capables qu'elle. C'est désormais au cas par cas qu'il faudra démontrer qu'une femme n'est pas à la hauteur de ses ambitions.

Si les femmes sont capables de tout – ceci en bien comme en mal –, comment expliquer qu'elles n'aient pas fait valoir plus tôt leurs aptitudes ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu, dans les temps anciens, de femmes forgerons, chevaliers, prêtres, auriges, corsaires – que sais-je encore ? Puisque quasiment aucune activité n'est hors de leur champ de compétence, elles devaient pourtant bien être à même de remplir ces fonctions ? Oui, elles disposaient effectivement des facultés nécessaires, mais à leur insu comme à l'insu de tout un chacun, car elles n'avaient pas l'occasion de les mettre en œuvre.

Le même raisonnement vaut pour les esclaves, les serfs, les ouvriers agricoles, les intouchables mis au ban des sociétés de castes, ou pour les autochtones des pays colonisés, dont les petits-enfants accèdent aujourd'hui à des postes qu'eux-mêmes n'auraient, en leur temps, jamais pensé pouvoir occuper. Pratiquement personne n'imaginait d'ailleurs, à l'époque, que les gens de peu soient dotés des capacités adéquates. Et pas davantage eux-mêmes, probablement. Ce n'est qu'au cours du dernier demi-siècle que tous les laissés-pour-compte se sont libérés de l'oppression qu'ils subissaient. Nous vivons une phase tardive de l'ère de l'émancipation : celle de la classe ouvrière et des peuples

colonisés, des populations de couleur et des homosexuels. Mais aussi celle de cette moitié de l'humanité tout entière que constituent les femmes.

Comment a-t-on réussi à maintenir en état de sujétion tous ces êtres humains ? Comment a-t-il été possible de leur refuser les mêmes droits et les mêmes opportunités que ceux dont avaient toujours disposé les hommes blancs, hétérosexuels, bien nés et nantis ? Si, en effet, tous les exclus étaient en principe et en puissance aussi compétents que ces beaux messieurs, n'a-t-il pas fallu consacrer énormément d'énergie à les empêcher de réaliser leurs capacités ? Opprimer une telle masse d'individus – de femmes en particulier – exigeait un déploiement d'efforts considérables, et néanmoins le processus est, pour ainsi dire, passé inaperçu.

Tout d'abord, on avait recours, si besoin était, à la force brute. Jusqu'à aujourd'hui, la violence « domestique » n'est pas ce qu'on peut appeler une exception. Elle n'a d'ailleurs rien de domestique. L'homme attaque sa femme, la roue de coups de poing ou de coups de pied, la frappe avec le premier objet qui lui tombe sous la main. Pratique encore admise dans de nombreuses sociétés, en tant qu'expression du bon droit du mari. Et qui reste courante, y compris dans les cultures où pareils actes de « violence intime » sont en général condamnés. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) signale que, parmi la population mondiale, environ 30 % des femmes ont subi des violences physiques ou sexuelles dans le cadre d'une relation¹. Une enquête réalisée par l'Agence des droits fondamentaux de

1. Cf. *Global and Regional Estimates of Violence Against Women. Prevalence and Health Effects of Intimate Partner Violence and Non-Partner Sexual Violence*, Genève, World Health Organization, 2013, p. 2.

l'Union européenne (UE) révèle que pas moins d'un tiers des femmes des pays membres auraient déjà souffert de violences physiques ou sexuelles¹. Aux États-Unis, 25 % des femmes déclarent avoir été victimes de *graves* violences physiques infligées par leur partenaire, tandis que 14 % des hommes auraient également subi des violences similaires de la part de leur femme². Telles sont les données chiffrées se rapportant aux pays occidentaux.

Il est rare que des personnes extérieures au couple aient connaissance de ces violences « intimes », car elles font honte à la femme, et souvent même au mari. L'épouse ne s'en ouvre pas, de peur de voir son compagnon redoubler de violence. Seuls les cas extrêmes donnent lieu à des poursuites et à des condamnations. La situation inverse – femme qui use de violence à l'encontre de son mari – se présente moins fréquemment, cependant de façon assez régulière. De plus, cette violence reste dans la plupart des cas plus secrète et ne fait guère l'objet de poursuites.

Nul besoin de recourir à tout moment à la force avec les femmes. Il suffit que le mari, pour peu qu'il estime que son épouse a failli à ses engagements, la menace et l'intimide en lui rappelant ce que d'autres qu'elle, coupables d'une semblable faute, ont subi, et, par conséquent, ce à quoi elle s'expose. Les châtiments violents occasionnels constituent donc des avertissements. Pour qu'un acte violent puisse servir d'exemple dissuasif efficace, il faut d'abord qu'il soit connu de

1. Cf. *Violence Against Women. An EU-Wide Survey*, Vienne, Agence des droits fondamentaux de l'UE, 2014.

2. Cf. *National Intimate Partner and Sexual Violence Survey. Summary Report*, Atlanta, Centers for Disease Control and Prevention, 2010, p. 44.

toutes les femmes, et qu'ensuite son auteur reste impuni : s'il est blanchi, les autres hommes en déduiront qu'eux-mêmes ne risquent rien lorsqu'ils recourent à la force brutale pour réprimer une femme de leur proche entourage. Les femmes ont conscience qu'elles courent un danger. Les hommes, eux, n'en courent pas. Et lorsqu'à des kilomètres à la ronde la population apprendra que l'acte de violence n'a pas été sanctionné, chacun verra dans celui-ci un avertissement exhortant les femmes à ne pas transgresser les limites qui, sous le régime de la domination masculine, s'imposent à elle.

Ces actes de violence occasionnels connus de tous et jouissant d'une totale impunité ne sont pas indépendants les uns des autres. Ils participent d'un système, un système d'intimidation et de terreur qui, pour fonctionner, n'a pas besoin d'un gouvernement, d'une armée, ou même d'hommes de main : des individus privés, agissant seuls ou en petit groupe frappent de temps à autre une femme – une proie facile, à leur portée –, la mutilent, la poignent, lui crèvent les yeux, la violent, la brûlent vive, et entretiennent de la sorte ce régime de terreur. Tout est mis en œuvre pour que l'acte violent, prétendument intime, accède à la notoriété publique et reste néanmoins impuni.

Mais il en faut plus pour maintenir les femmes, les filles et les défavorisés de toutes catégories sous contrôle. Nous vivons dans un monde d'idées à prétention universelle, qui représentent l'homme comme un être supérieur capable et compétent, et la femme comme une créature inférieure et inapte. C'est Dieu lui-même, après tout, qui en a décidé ainsi, selon la Bible et le Coran, relayés par l'enseignement des patriarches, des prophètes, des califes et de Sa Sainteté le Pape. C'est là l'ordre des choses, et il en a toujours été de même, depuis la nuit des temps.

Il n'est toutefois pas si certain que telle ait été la volonté divine. Dieu n'a pas dit grand-chose à ce sujet. Si le contenu des textes sacrés et les prédications des saints confirment en effet l'idée d'une suprématie de l'homme sur la femme, ils lui assignent en même temps des limites. Avec l'avènement de la religion nouvelle, les femmes ont donc vu s'alléger quelque peu le joug du paganisme qui les accablait encore plus.

Mais même sans dieu, cela marche encore : « Visez un peu la théorie de l'évolution : c'est tout à fait comme ça que les choses se passent avec les mâles et les femelles. Prenez le babouin ou le gorille. Pas vrai ? Et la luciole. Vous voyez bien. Rien de changé depuis l'homme des cavernes. C'est dans les gènes, un point c'est tout. »

Si l'inégalité entre les sexes se manifeste déjà au sein de la nature, cela ne nous oblige pas pour autant à ériger celle-ci en modèle à imiter. De fait, nous cherchons, le plus souvent, à nous distinguer du règne animal, et non à nous comporter comme les bêtes. Mais il y a là une aporie subtile, paradoxale, puisque cette distance à l'animal est considérée comme une forme d'impudence. Comme quoi mieux vaut ne pas s'embarquer dans l'univers mental de la supériorité masculine ! Mobilisée au grand complet, l'artillerie de la religion tient en joue les humbles et les petits, pour les obliger à rester à leur place. En cas de besoin, l'armement lourd de la biologie, de la psychologie, de la neurologie, de la psychiatrie et des sciences du cerveau fera feu sur les filles effrontées et les gaillards prétentieux. Ainsi fonctionne l'idéologie patriarcale. Si je puis en parler ici de façon si décomplexée et sereine, c'est qu'avant moi des générations de féministes courageuses et d'hommes dignes lui ont opposé une forte résistance et ont réfuté pied à

pieu tous les arguments censés prouver la supériorité de l'homme et l'infériorité de la femme. Quel travail ! Mais il fallait qu'il soit fait.

Les pages qui suivent traitent de l'oppression des femmes en tant que « modèle humain général » ; de la domination masculine telle qu'elle s'exerce dans le cadre des rapports de force patriarcaux. Dans les sociétés occidentales – qui fourniront pour l'essentiel le lectorat de ce livre –, les inégalités entre hommes et femmes ne sont plus aussi criantes qu'elles l'étaient autrefois. Voilà plus d'un siècle que le combat pour l'émancipation des femmes est en cours. Peu à peu, à force de ténacité, de grandes victoires ont été remportées, qui ont amené de profonds changements. Vu depuis l'Occident, le système patriarcal paraît étrange, et très éloigné, tant dans l'espace que dans le temps. Il ne nous est pourtant pas complètement étranger ou inconnu. Il est vaguement reconnaissable, tel le détail qui dans une blague absurde ou un rêve chaotique fait résonner en nous une parcelle de savoir ou d'expérience qui a dû être autrefois nôtre – quelque chose que nous avons oublié, mais que nous identifions encore comme nous appartenant, bien que nous l'ayons définitivement écarté ou rejeté. Lorsque nous évoquons ici ces rapports patriarcaux ancestraux et archaïques, nous ne cessons en fait de tisser un commentaire qui est en quelque sorte le reflet obscur des relations sociales dans lesquelles nous sommes engagés aujourd'hui.

La domination masculine n'a pas dit son dernier mot. Point n'est besoin, pour comprendre le fonctionnement de ce règne millénaire de l'homme sur la femme, d'en retracer l'histoire depuis ses débuts jusqu'à notre époque. Pratiquement toutes les formes de violences mises en œuvre pour opprimer les femmes sont, à l'heure actuelle, encore utilisées

dans une grande partie du monde. Qui plus est, le fait que ces pratiques soient entrées depuis si longtemps dans les mœurs est invoqué comme argument pour en maintenir l'usage : il s'agit là de traditions séculaires et « par conséquent » respectables. Elles feraient partie du patrimoine culturel. Mariages d'enfants, mutilations génitales, crimes d'honneur : tous ces agissements relèvent du bon droit du mari. Ce qui devrait d'ailleurs valoir à celui-ci le soutien de son épouse, par respect pour la foi et la tradition.

Le patriarcat se conjugue aujourd'hui au passé inachevé, le présent est son histoire solidifiée. Sus donc aux moyens de violence qui permettent au système de suprématie masculine de se maintenir en place ! Mais commençons par nous poser ces questions : d'où l'homme tire-t-il sa prééminence sur la femme ? Qu'est-ce qui l'a mis en situation d'exercer une domination violente sur celle-ci ?

La petite différence et ses grands effets (ou : les différences au cœur des différences)

Ils accusent les différences, alors que ce sont les ressemblances qui sèment le trouble¹.

Quelle différence y a-t-il entre l'homme et la femme ? C'est ainsi qu'est presque toujours posée la question. La réponse suscite en général des ricanements ou fait monter le rouge aux joues. Car cette différence tient essentiellement aux organes sexuels qui doivent rester cachés, et que, de temps immémorial, il était d'ailleurs interdit de nommer. Ce qui caractérise l'homme en tant qu'homme et la femme en tant que femme a donc fait l'objet d'un double tabou, visuel et linguistique. Et c'est sur cette différenciation secrète que reposaient et que reposent encore en grande partie la suprématie masculine et l'infériorité de la femme qui en est le corollaire. C'est là que commence non le mystère, mais la mystification.

Nous avons tous ou presque des opinions bien tranchées sur la différence entre les sexes, fondées le plus souvent sur

1. Russell Jacoby, *Les Ressorts de la violence. Peur de l'autre ou peur du semblable ?* (2011), trad. Karine Reignier-Guerre, Paris, Belfond, 2014, p. 185.

l'expérience et ce que nous considérons comme étant le bon sens. Mais celles-ci diffèrent d'un lieu à un autre, d'un moment à un autre, et sont souvent pétries de contradictions. Les médias publient de façon régulière des avis et des conclusions de travaux sur les différences entre hommes et femmes, émanant de chercheurs et d'experts scientifiques. Ces points de vue autorisés sont fréquemment partiels et presque toujours faussés par les idées dominantes. Ce qui amène la sociologue australienne Raewyn Connell à conclure qu'il vaut mieux s'appuyer sur les rapports sociaux variables entre hommes et femmes¹.

La question peut être formulée autrement : sur quels plans la plupart des hommes diffèrent-ils de la plupart des femmes ? Et dans quelles proportions ? Mais nous entrons là dans une problématique mettant en jeu pluralité et multiplicité, gradation et répartition, évolutions individuelles au fil d'une vie, évolutions des groupes sur le long terme, différenciations au sein des différences de sexe d'une société à l'autre. Les historiens et les anthropologues ont mis en évidence la grande diversité de ces différenciations selon les époques et les cultures. Les psychologues ont montré à quel point elles étaient également susceptibles de varier, dans une même époque et une même société. Les sociologues ont saisi des différences tout aussi contrastées entre classes supérieures et classes inférieures, entre résidents et étrangers. Les embryologues constatent qu'une différence minimale dans le ventre de la mère au tout début de l'ontogénèse aboutit à la production de différences sans équivoque

1. Raewyn Y. Connell, *Masculinities*, Cambridge, Polity Press, 2005, p. 44.

entre la plupart des filles et la plupart des garçons. Les physiologistes en concluent que la différenciation s'opère graduellement et est affaire de distinction quantitative entre « plus » et « moins ».

S'agissant de différences aisément mesurables – stature ou poids du corps par exemple –, la distinction s'avère très nette entre la majorité des hommes d'une part, la majorité des femmes de l'autre : les hommes sont en règle générale plus grands et plus lourds que les femmes. Toutefois, ces différences se font dans l'autre sens pour ce qui concerne un bon nombre d'hommes et de femmes : certaines femmes sont plus grandes et plus lourdes que beaucoup d'hommes. Toutes sortes d'autres caractéristiques – dont on prétend qu'elles différencient les hommes des femmes – sont plus difficiles à appréhender. Comment mesurer la sollicitude, l'empathie ? Ainsi, de nombreuses particularités – valorisantes, souvent – ont été attribuées aux femmes sans qu'il ait jamais été établi qu'elles constituaient bien ce par quoi les femmes se distinguent des hommes. Même à supposer qu'on réussisse à mesurer des différences de cet ordre entre les sexes, comment savoir si elles sont véritablement innées ? Il se peut fort bien que les traits de caractère particuliers aux femmes se soient développés au travers d'une éducation typiquement féminine, et que, de même, les hommes soient redevables de ce qui fait d'eux des hommes à un système d'éducation typiquement masculin. À mesure que change l'environnement social au sein duquel sont élevés les enfants durant leur jeunesse se modifient aussi les traits de personnalité qu'ils développent et porteront en eux lors de leur vie adulte.

Les différences entre garçons et filles semblent en partie tellement universelles et intemporelles qu'elles doivent,

d'une certaine façon, avoir un caractère héréditaire, relever plus ou moins d'une transmission génétique. C'est fort possible. Même chez les primates, qui sont les animaux les plus proches des humains, on constate l'existence de grandes différences de comportement liées au sexe.

Ceci ne signifie pas que ces différences génétiques sont restées constantes au cours de l'histoire de l'humanité. En elle-même, la sélection du partenaire permet à de nouvelles caractéristiques que l'autre sexe juge attrayantes de se répandre assez rapidement dans une population : les sujets chez qui elles sont présentes trouvent plus facilement un ou une partenaire avec qui s'accoupler et engendrent une plus nombreuse descendance, dont tous les membres sont eux-mêmes porteurs de la particularité héréditaire souhaitée. La transmission génétique n'exclut pas non plus la variation : la chevelure humaine varie du blond au noir, du lisse au crépu. Au cours de la vie, les traits héréditaires peuvent subir des changements : les boucles disparaissent fréquemment avec les années ; les cheveux blanchissent à un certain âge et les hommes perdent parfois complètement les leurs. Le patrimoine génétique n'est qu'un des éléments constitutifs de l'apparence physique ou du comportement : la coiffure qu'on arbore est le produit d'une combinaison dans laquelle les cheveux congénitaux sont soumis, d'une part, aux transformations que connaît la croissance capillaire au cours de l'existence et, d'autre part, à l'influence du « look » socialement valorisé à tel ou tel moment.

On peut donc supposer qu'il existe des tendances comportementales héréditaires qui contribuent aux différences entre garçons et filles. Ce qui n'exclut pas la manifestation de fluctuations au fil du temps et des générations, et encore moins la variation entre individus. Il n'est pas

vrai qu'un être humain naisse homme *ou* femme, et que l'on puisse de la sorte lui assigner, une fois pour toutes, un comportement et une apparence « conformes » à l'un des deux sexes. La formule extrêmement populaire selon laquelle « l'homme vient de Mars et la femme de Vénus » est une ineptie monumentale. Ce cliché montre à quel point beaucoup de gens se sentent encore mal à l'aise lorsqu'ils ont affaire au sexe opposé : à croire qu'ils sont en présence de créatures extraterrestres.

Il n'est pas vrai non plus que ce n'est qu'après la naissance, et sous la seule pression des conventions culturelles, que les enfants deviennent des femmes ou des hommes. Continuité héréditaire, variation et changement sont indissociablement liés dans le développement des êtres humains, comme d'ailleurs dans celui d'autres animaux. S'il est parfois possible de se faire une idée plus précise de la part qu'ont respectivement, dans ce processus, l'hérédité et l'environnement, on en est réduit, dans la plupart des cas, à des conjectures.

Même s'il s'avère que les filles et les femmes sont par nature moins aptes que les garçons ou les hommes à exercer telle ou telle activité – ou vice versa –, il ne s'ensuit pas que les intéressé(e)s doivent nécessairement y renoncer. Lorsque des sujets présentent, dans un domaine donné – en arithmétique par exemple –, des dispositions moindres, c'est l'apprentissage qui doit être amélioré. Il se pourrait bien que les hommes d'aujourd'hui ne soient pas aussi performants que leurs femmes pour s'occuper des bébés et des tout-petits. Et qu'en outre leur relative impéritie en ce domaine soit en partie héréditaire : « Ils n'ont, depuis l'âge de pierre, pas tenu de nouveau-né dans les bras... » Mais

La fabrique du pouvoir politique	170
Contrecoup : le ressentiment des hommes	185
Guerre contre les femmes : djihadistes, droites dures et extrémistes de droite	195
Fanatisation	205
Djihad : l'extermination des femmes par l'EI et consorts	218
Droites traditionnelles et nouvelles droites en Occident	256
Marianisme et machisme dans l'Amérique latine catholique	262
Mouvements évangéliques	277
Juifs ultraorthodoxes	290
Droites dures et extrêmes droites séculières	297
Intermède : du sérieux en politique	323
Masculinisme et manosphère	326
Synthèse et considérations rétrospectives	346
Index	363